



Francine Ruel

Cœur trouvé aux objets perdus

roman



Francine Ruel

Cœur trouvé aux objets perdus

Roman



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Ruel, Francine, 1948-

Cœur trouvé aux objets perdus

(10/10)

Éd. originale: Montréal : Libre expression, 2009.

ISBN 978-2-923662-67-1

I. Titre. II. Collection: Québec 10/10.

PS8585.U49C63 2012

C843'.54

C2012-941424-7

PS9585.U49C63 2012

Direction de la collection : Marie-Eve Gélinas

Mise en pages et couverture : Clémence Beaudoin

Photo de la couverture : Daniël Jacques – www.danieljacques.com

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2009

© Les Éditions internationales Alain Stanké, collection 10/10, 2012

Les Éditions internationales Alain Stanké

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

La Tourelle

1055, boul. René-Lévesque Est

Bureau 800

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél. : 514 849-5259

Télec. : 514 849-1388

www.10sur10.ca

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2009

ISBN:978-2-923662-67-1

Distribution au Canada

Messageries ADP

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél. : 450 640-1234

Sans frais : 1 800 771-3022

www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum

Immeuble Paryseine

3, allée de la Seine

F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex

Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10

www.interforum.fr

Pour Étienne.

Parfois, la vie fait bien les choses...

Chapitre 1

Lorsque Lambert sortit de chez lui, le temps était maussade. Lui aussi. Une fois de plus, il avait failli passer tout droit. Lorsqu'il s'était précipité sous la douche, c'était surtout pour se nettoyer le cerveau. Il n'arrivait pas à se rappeler quel jour on était. Et ça avait une certaine importance. Mardi ou jeudi ? Ce n'était pas la même chose. Il était resté de longues minutes sous l'eau chaude. Il se sentait protégé de tout, enfermé dans ce cocon humide. S'il s'était écouté, il y aurait passé l'avant-midi. Il avait fait un terrible effort pour ne pas rester plus longtemps. Il s'était habillé avec ce qui traînait sur la chaise près du lit. Quelle importance s'il portait les mêmes vêtements que la veille ? Personne ne s'en apercevrait. Il attrapa une tranche de pain, la tartina de beurre d'arachide et sortit. Il garda le bout de pain entre ses dents le temps de fermer à clé. Puis il descendit quatre à quatre les marches qui le séparaient de la sortie. De grandes jambes aident à un pareil exercice.

Lorsqu'il arriva sur le trottoir, la tartine toujours coincée entre les dents, il la vit. La femme se trouvait sous un amoncellement de sacs et de paquets qu'elle portait de peine et de misère. Il soupçonna que c'était sa voisine de palier. Et cette cargaison transportée sur deux petites jambes lui fit aussitôt penser à ces autocars qui sillonnent les routes de terre en Afrique et qui sont bondés à l'extrême, de gens, d'animaux, de victuailles et de ballots de toutes sortes. Sa voisine tanguait de la même manière que ces véhicules qui risquent de verser à chaque soubresaut.

Lambert se précipita vers Mme... Mme qui, au fait ? Dans son souvenir, elle portait ce genre de nom rempli à ras bord de consonnes. Une fois ou deux, lorsqu'il passait dans le couloir, il avait bien essayé de lire son nom inscrit sur le carton placé au-dessus de la sonnette de sa porte, mais il avait bien été incapable de le prononcer. Tout comme ce matin. Dans son souvenir, il y avait beaucoup de K et de W, ainsi qu'un C et un Z probablement. Très peu de voyelles en tout cas. Le genre de mot imparable si on réussit à le placer au Scrabble. Mais comme on ne peut pas utiliser les noms propres, ça ne servait à rien de l'apprendre par cœur.

Il alla tout de même au-devant de la femme. Il écarta un paquet qui obstruait en partie le visage de sa voisine pour qu'elle sache à qui elle avait affaire. Elle semblait du genre craintive, de celles qui soupçonnent souvent les gens d'en vouloir à leur personne et surtout au contenu de leur sac à main. Elle baissait souvent les yeux lorsqu'elle croisait quelqu'un, tenant fermement sa sacoche près de son cœur. Lorsqu'il l'avait croisée au sortir du métro, à quelques reprises, elle trottinait d'un pas rapide sans demander son reste. De prime abord, cette femme n'avait pas envie d'entrer en contact avec qui que ce soit. Mais là, il y avait apparemment urgence.

— Madame... madame euh...

Malgré son essoufflement, elle prononça tout de même son nom truffé de consonnes. C'était à peine plus audible que c'était lisible sur le carton. Elle le regarda d'un air accusateur ; ses yeux semblaient demander : qui êtes-vous et qu'est-ce que vous me voulez ? Il la rassura.

— Je suis votre voisin de palier. Lambert. Laissez-moi vous aider.

D'un mouvement de la tête, elle signifia qu'elle l'avait reconnu et se déchargea aussitôt entièrement de son fardeau. Toute crainte avait disparu de son regard. Tout comme l'autocar qui a bringuebalé sur les routes empoussiérées et qui se trouve allégé de ses passagers et de sa cargaison, elle retrouva son équilibre.

Elle se mit à baragouiner, dans un français approximatif, qu'elle était beaucoup trop vieille pour transporter « comme escargot travail sur le dos ».

— « Coquille », vous voulez dire ? rectifia Lambert.

— Non pas « coquille », « travail ». Tout est travail de couture. Métier de moi.

Et tout en remontant les trois étages accompagné de sa voisine, Lambert, maintenant chargé de paquets, l'écoutait raconter qu'elle faisait des travaux de couture pour des dames riches qui n'avaient aucune conscience de ce qu'elles possédaient.

— Belles coupes, beaux tissus, rares. Pas de tête.

Il réussit à comprendre que sa voisine couturière trouvait que ces dames qui faisaient appel à ses talents étaient particulièrement négligentes avec leurs vêtements de grande valeur.

— Moi je fais couture sur tout.

Lorsqu'ils furent arrivés à sa porte, il dut attendre qu'elle trouve ses clés et déverrouille les deux serrures. Il entra sans y être invité et déposa sa charge sur la table de la salle à manger où reposaient quelques cahiers et

des livres. Le temps filait ; maintenant, il allait vraiment être en retard à son travail. Mais lequel ?

Il se retourna brusquement et, dans un souffle, lui demanda quel jour on était.

— *Wtorek*.

— Non. Le jour. On est quoi aujourd'hui ?

Il regardait cette femme légèrement rondelette, les cheveux attachés dans un chignon relâché contenant autant de sel que de poivre, les yeux vifs et les joues rosies par l'effort, et attendait sa réponse comme on attend un miracle.

— *Wtorek. Wtorek*.

Devant l'incompréhension de Lambert, elle montra le calendrier affiché dans la salle à manger garnie de meubles d'un autre siècle.

— Me excusé. *Wtorek* : mot polonais pour mardi. C'est le mardi aujourd'hui.

D'un doigt, elle frappa la case en question sur la feuille du calendrier surmonté d'une icône de la Vierge à l'Enfant enveloppée de bleu et d'or. Soulagé, Lambert fit un grand sourire et répéta à son tour qu'on était mardi. Mardi, il avait donc le temps. La dame polonaise sourit aussi d'avoir pu le rendre si joyeux. Elle lui offrit du thé. Il refusa en lui montrant sa montre.

— Pas le temps. Madame... *Kuncewi*...

— Elena. Plus facile.

Il lui en fut reconnaissant. Tout en se dirigeant vers la porte, il répéta son prénom et lui redonna le sien.

— Lambert. Prochaine fois : thé.

Il se trouva ridicule. Franchement, il aurait pu faire mieux. Ce n'est pas parce que cette femme s'exprimait par monosyllabes qu'il était obligé de l'imiter.

Au moment de partir, et sans qu'il comprenne exactement ce qui se passait, Elena attrapa sa veste par le col et tenta de la lui enlever. Lambert se demandait ce qui lui

prenait. Elle voulait le déshabiller ou quoi ? Il se débattit et se retourna vers elle en protestant.

— Poche déchirée. Moi coudre.

Rassuré qu'elle n'en veuille qu'à ses vêtements, il lui promit qu'il reviendrait faire recoudre la poche de sa veste lors d'une prochaine visite.

— Poche et thé, dit-il en regrettant déjà les mots qu'il venait de prononcer.

Il essaya de se dépatouiller dans cet imbroglio.

— Pas poche de thé, poche veston et tasse de thé, précisa-t-il.

Il fit signe qu'il en avait suffisamment dit. Elena tapota la joue de Lambert et lui fit son plus beau sourire.

— Toi beau garçon. Toi avoir beaucoup petites amies « stériques ». Moi tout entendre dans murs. Elles pas pour toi. Elles trop « stériques ». Pas bon pour toi. Mais appartement plus tranquille maintenant.

Lambert n'en croyait pas ses oreilles. Cette femme à qui il parlait pour la toute première fois se permettait de lui faire des commentaires sur sa vie sexuelle. Tout ce qu'il trouva à lui dire tenait en une correction de français.

— On dit « hystériques », madame Elena.

Elle répéta le mot comme elle put, puis elle ajouta un commentaire.

— Toi savoir elles faire semblant ? Trop « lysstériques » pour toi. Moi entendre, moi savoir elles faire semblant.

Puis elle le mit à la porte, parce qu'elle avait du travail, en lui demandant de revenir quand il voulait.

— Moi connaître vie. Vraies choses vie.

Une fois dans le couloir, Lambert entendit le verrou se fermer, puis une chaîne qu'on glissait dans son logement. Deux pênes dormants furent vigoureusement actionnés et firent écho dans le couloir.

Lambert se fit la réflexion que dame Escargot venait de barricader l'entrée de sa coquille à double tour et redescendit les marches. Arrivé sur le trottoir, il se retourna vers cet édifice à logements aux dimensions identiques à celles de ses voisins, grouillant de locataires, en se disant qu'il ne connaissait vraiment aucun d'entre eux. Pourtant, l'une de ces locataires semblait bien connaître quelques filles « stériques » qui avaient séjourné quelques nuits dans son appartement.

Chapitre 2

Lorsque Dylan tourna au coin de la rue qui la menait chez elle et qu'elle vit le camion de pompiers stationné devant sa porte, elle sut qu'une fois encore les voisins auraient des raisons de se plaindre des Davenport-Boisjoli. « C'est quoi, aujourd'hui ? » se dit-elle, découragée. Sa famille de farfelus ne pouvait-elle pas se tenir tranquille de temps en temps ? Déjà qu'ils arboraient tous une crinière aux éclats roux qui attirait l'attention où qu'ils aillent, était-ce nécessaire d'en rajouter ? « À qui le tour, cette fois-ci, de se couvrir de ridicule ? » se demanda-t-elle. Était-ce son grand-père John qui avait encore grimpé dans un arbre, jouant les Roméo pour une Juliette voisine peu disposée à lui donner la réplique dans un grand drame romantique ? Ou son petit frère Jimmy qui avait mis le feu comme la dernière fois ? Ou son père qui avait eu la main lourde en mélangeant les ingrédients dans la fabrication de ses

savons ? Ou sa mère qui avait oublié son fer à souder et qui avait fait cramer la cuisine ? Chaque membre de cette famille singulière, à l'exception de Dylan, avait des raisons de tenir régulièrement en alerte la police ou les pompiers.

Plus elle se rapprochait de sa demeure, plus l'air s'emplissait d'une odeur nauséabonde quasi insupportable. Tout en avançant vers la maison familiale, elle baissait la tête sous les regards inquisiteurs de quelques voisins camouflés derrière les rideaux de leur fenêtre, qui devaient échafauder les mêmes hypothèses qu'elle.

Un jeune pompier qui rangeait un tuyau d'arrosage remarqua Dylan et lui adressa son plus beau sourire. Ce n'était pas la première fois qu'ils se rencontraient dans de pareilles circonstances, mais Dylan ne semblait pas le voir, alors que lui en pinçait visiblement pour la fille aux cheveux flamboyants.

— Tout danger est écarté, lui dit-il pour la rassurer. C'est le hangar qui a... explosé.

— Jimmy ou mon grand-père ? lui demanda-t-elle pour connaître l'identité du coupable.

— Difficile de savoir. Il s'agit d'une simple négligence. De l'engrais dans un baril...

Le chef des pompiers, qui revenait du jardin une série de documents à la main, fit part de ses conclusions sur la cause de cette explosion.

— Accumulation et intensification de gaz corrosifs, nocifs et explosifs dans une pièce sans ventilation. Très forte présence de H_2S .

— Sulfure d'hydrogène, conclut Dylan. On n'a pas ça dans le hangar !

— Eh oui ! De l'engrais dans un baril près d'une fenêtre, chauffé par le soleil ou agité trop fortement, ça se transforme en H_2S et ça peut provoquer une explosion et un incendie. Heureusement, personne n'a été blessé.

Résultat : la toiture du hangar a été arrachée et, comme vous pouvez le constater, ça ne sent pas très bon. Mais on préfère quand ces explosions-là ne font pas de victimes, ajouta-t-il avant de gagner l'arrière du camion où l'appelait une autre tâche, tandis que Dylan continuait à partager ses doléances avec le pompier qui n'avait d'yeux que pour elle.

— Les voisins vont être ravis une fois de plus de nous avoir si proches !

— Ah, ça ! Vous en avez pour quelques jours. Après, l'odeur va finir par se dissiper et le souvenir de l'incident également.

— Jusqu'au prochain. Chez nous, c'est monnaie courante. Vous êtes le premier à le savoir.

Le jeune pompier ne semblait pas vouloir partir.

— Je m'appelle Frank. Euh... C'est Dylan, ton nom, hein ?

— Oui.

— T'as un drôle de prénom.

— Ouin. On n'a pas juste ça de drôle dans notre famille.

— Ton jeune frère...

— Jimmy.

— Oui, Jimmy. Est-ce qu'il joue des tours, des fois ?

— Non, répondit Dylan, sûre de son fait. Pourquoi ?

— Bien... je ne voudrais pas me mêler de ce qui me regarde pas, mais... le SH_2 ...

Elle rectifia l'erreur de Frank.

— Non. H_2S : sulfure d'hydrogène.

— Ouin... bien, ce gaz-là, on s'en sert pour faire les bombes puantes.

Dylan lui apprit qu'à douze ans son frère était trop âgé pour s'intéresser aux bombes puantes. Elle se garda bien de lui apprendre que son génie de petit frère avait dépassé cette étape dans sa recherche scientifique depuis

belle lurette et qu'il avait dû concocter autre chose avec du sulfure d'hydrogène. Mais quoi ?

— Le petit con, se contenta-t-elle de dire avant de prendre congé, il aurait pu exploser avec le hangar s'il avait pas été à l'école.

Frank monta à regret dans le camion et lui fit signe de la main avant de lui crier : « À la prochaine fois ! »

Cette promesse, Dylan la reçut comme une gifle et elle lui fit courber le dos. « Pas de prochaine fois, s'il vous plaît, pas de prochaine fois », pensa-t-elle. La jeune femme trouvait que les pompiers avaient déjà trop souvent l'occasion de débarquer devant chez eux toutes sirènes hurlantes pour bien avertir les voisins qu'il se passait quelque chose au 782. Alors que tout ce à quoi aspirait Dylan, c'était de passer inaperçue.

— Hum ! Cute, hein ! lui fit remarquer sa mère qui l'accueillit à la porte.

— Parce qu'en plus tu le trouves cute. Il a fait exploser le hangar et a failli mettre le feu à la maison, et tu le trouves cute !

— Non, je parlais du pompier, lui dit sa mère en l'embrassant sur la joue. Il a l'air de te trouver à son goût.

— Ah bon ! Tant mieux pour lui.

Dylan déclara tout de go à sa mère que le pompier si cute ne connaissait même pas ses formules chimiques. Pas très rassurant quand on fait un tel métier.

Mimi, encore jolie pour ses cinquante ans tout frais, affichait une allure très jeune avec sa jupe courte, ses collants aux motifs géométriques et son chandail couleur lime, tenue qui s'harmonisait avec ses cheveux teints avec du henné, ce qui leur conférait une couleur orange. Elle caressa tendrement la joue de Dylan tout en écartant le foulard qui entourait son cou. Parfois Mimi se désespérait de sa fille, qui n'arrivait pas à trouver un garçon à son goût. Elle en avait bien fréquenté quelques-

uns, mais ces relations avaient été de courte durée. Sa seconde fille semblait se suffire à elle-même dans son silence et ses livres. Dylan écarta la main de sa mère d'un geste brusque.

— Ah, maman ! Arrête ça !

— Tu devrais dégager ton cou. On a l'impression que tu n'en as pas.

— Regarde, Mimi. Toi, tu portes pas de bobettes, mais tu mets des vêtements décolletés parce que t'aimes ça. Moi, je préfère mettre des foulards.

— T'es libre de faire ce que tu veux, ma puce. C'est la règle dans cette maison.

— Oui. Parlons-en. Maman, est-ce que tu sais que Jimmy ou quelqu'un d'autre, par exemple papa ou grand-père, qui va souvent dans le hangar, aurait pu exploser en mille morceaux ?!

— Il n'est rien arrivé. Pis Jimmy n'apprendra jamais s'il ne fait pas ses expériences. Je présume qu'Einstein ou Pierre Curie ont dû faire des petites erreurs avant de réussir de grandes choses.

— Parti comme c'est là, Jimmy aura pas le temps de faire de grandes choses. Il va pas faire de vieux os, au rythme où il fait sauter l'atelier ou le hangar. Mômman ! T'es inconsciente ou quoi ! Difficile de trouver quelqu'un de sensé dans cette famille.

— Heureusement qu'il y a toi, hein, ma puce ! Ma raisonnable, ma trop sage, ma belle tête sur les épaules. Ah ! Je comprends maintenant. À force d'avoir honte des extravagances de ta famille, tu rentres la tête dans les épaules. C'est pour ça que t'as plus de cou. Ou que tu caches le peu que t'as.

— Très drôle, conclut Dylan en essayant d'avoir l'air en colère devant l'insouciance de Mimi.

Mais un sourire se dessinait sur ses lèvres lorsqu'elle se dirigea vers sa chambre. Comment pouvait-elle lui en

vouloir ? Personne n'arrivait jamais à se mettre vraiment en colère contre elle. Sa mère avait l'art de dédramatiser la pire des situations.

— Je m'en vais dans...

Et Mimi termina la phrase qu'elle avait déjà entendue tant de fois.

— ... dans ma chambre avec un livre.